

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 11

Artikel: Comme on écrivait jadis
Autor: Cordey, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés que les remboursements seront présentés par la poste à fin mars.



ENTRE NOUS, VOISINE...

E songe, Voisine, combien la vie serait belle, si nous savions nous contenter de notre sort !

Ce disant, je mets à part les épreuves réelles, les deuils, la maladie. Mais, cette abstraction faite, il reste une infinité de chagrins puérils, d'ancroches, de « petites bêtes » qui sont, autour de nous, comme les ronces d'une haie. On voudrait avancer et leurs mille petites épines vous accrochent au passage. Elles font comme autant de menues blessures, dont aucune n'est grave, mais qui, dans leur ensemble, font très mal... si mal, parfois, qu'on s'arrête au bord du chemin avant d'avoir atteint le but...

Voisine, nous serions en vérité de bien pauvres et faibles créatures si, en ayant reconnu la puérité — et le danger — nous n'avions pas assez d'énergie pour repousser les entraves que deviennent, si facilement, certaines contrariétés, certains heurts de caractères, certaines manières de prendre les choses ! Car enfin, un plat manqué ne vaut pas la peine qu'on en perde le sourire, une querelle de ménage est vite apaisée, si la femme y met du sien, et je ne vois pas qu'une robe plus ou moins élégante empêche le soleil de briller.

Et si je vous dis ceci, ma chère Voisine, c'est que, précisément, j'ai péché tantôt par mécontentement. Une succession de vétilles m'avait agacé les nerfs. Un peu plus, j'aurais crié au malheur ! Je marchais, le nez dans ma mauvaise humeur, quand j'ai rencontré la vieille marchande de journaux, qui porte, avec son ballot d'imprimés, toute une vie de misère sur ses épaules. Elle était paisible et souriante, assise sur son pliant, à la porte du jardin public. Comme elle est paralysée des jambes, elle plaisante son mal. Elle m'a dit :

— Bonne promenade, Madame, si vous rencontrez les printemps, vous me l'enverrez !

Alors, vous comprenez, devant cette douceur d'âme, j'ai eu un peu honte... honte pour moi et pour toutes celles, si nombreuses, qui ne savent pas profiter de ce qu'elles ont !... Vous pensez que c'est tout simplement là une variante à la fable du savetier et du financier ? Pas tout à fait, mais presque. Que voulez-vous, Voisine, ce qui est vrai est toujours de mise. Et qu'importe, après tout, si nous y découvrons un rayon de cette claire sagesse qui est le sens même de la vie : se satisfaire de son sort.

L'Effeuilleuse.



LA MAIENTSE A FRIQUET

LE caïon sant quemîn lê z'autré dzein. L'en a dâi bouëllu, dâi set, dâi rodze, dâi naï, dâi fougâ, dâi falot, dâi dzoïau, dâi potu; lê z'on s'accordant bein ein menâdo. Lê z'autré sant adé ein tsecagne : on de que l'est quand la trouïe est mau copâie au bein que l'autro est on roncin. L'en a que sant vetu dé rein dau tot et d'autre que portant dâi robe dé sia qu'on derâi dé la lanna.

Lo caïon à Friquet étâi dinse vetu et asse set qu'on coup de pétaïru, po cein que tsi Friquet la farna et lê truffié sé subliavont et que, dé tot lo tsautain, lo bêtion n'avâi zu à medzi que dé l'herba et de l'idhie on pou trobliô.

Cein fasâi mau bein dé vèrè cé pourro caïon qu'êtâi tant galé quand Friquet l'a atsetâ que l'avâi batsi : « Maïentse ». Mâ, que dé misères : lê z'orollhie tsaplliaie, la tiua copâie po lo fâiré sagnî quand l'a z'u la grippa dâi caïon qu'on l'âi de lo rodzet et que, ma fâ, lo pourro Maïentse avâi bein risqua de lâi passâ.

Et tsacon desâi dâi dzanllhies sù lo compto dau pourro bougre :

— Dis-vâi, Friquet, t'a eingraissî ta Maïentse avoué dâi z'eimludzo !

— Té faut veindre ton caïon à la Confédérachon po 'na monture dé chassou à tsévu.

Et lo tauipi, la pllie crouïe lingue dau velâdo, desâi que la Maïentse à Friquet étâi bein mî vetya que llhi.

La senanna passâie Friquet qu'èin avâi prau dé toté cliiau z'hïstoïre se de dinse :

— Ah ! vo z'ité asse crouïe qué cein po on pourro caïon : mein vé lo fia !

Mâ, ne faut-te pas que, aû momein dé lo sagnî, lo cordagnî vint à passâ et lâi fâ :

— Atiuta, Friquet, vu té bailli on bon consset : té faut lo veri de besingüé sù lo trabetsset po que ne pouessé pas passâ eintremî lé bâtons.

Adon, Friquet, qu'èin avâi dza prau ouï, rogne la dierdiette à son caïon et lâi fâ :

— Adieu, ma pourra Maïentse : que t'i beinhiraû ! Té vouaitcé ora fro dé la lingua dâi dzein !

L'onclito Jules d'Yverdon.

Ouverture de chasse. — Merveilleux, mon cher, une ouverture de chasse. Le matin, agréable voyage en de confortables wagons ; à midi, déjeuner copieux avec tous les « accessoires » ; l'après-midi, à l'auberge hospitalière, vieux flacons et moult pipées. Au retour, une petite visite chez le marchand de comestibles et l'on rentre chez soi, le fusil en bandoulière, le carnier plein, tout heureux et tout fier. M. C.

PAS DE DIFFÉRENCE. — Quelle différence y a-t-il entre la guillotine et le vin ?

— Mais... elle est grande, il me semble.

— Au contraire, il n'y en a pas.

— Comment cela ?

— Parce que l'un et l'autre font perdre la tête.

COMME ON ÉCRIVAIT JADIS

UN de nos fidèles lecteurs à l'amabilité de nous envoyer copie, dans l'espoir que nous la publierions, d'une lettre absolument authentique. Il nous envoie également l'original, pour dissiper tous nos soupçons. Cette lettre, que voici, est vraiment caractéristique ; elle est bien dans la note du temps où elle a été écrite. Lisez-la. Nous abrégeons.

* * *

Adresse :

Lutry, 28 mai 1845. L. P.

351. P. P.

Mademoiselle
Mademoiselle
Mademoiselle Rouge, Jeanne-Charlotte, élève-Institutrice à l'École-Normale, en pension chez Madame Robellaz, marchande, descente de St-François, à droite à
Lausanne.

Collège des Cornes, 26^e Mai 1845.

Bonne Charlotte, bien affectionnée pupille !

Je prends la plume pour penser l'écrire une lettre, mais quand je réfléchis à tout ce qui se succède bien rapidement dans mon cœur, elle tombe presque et s'échappe d'entre mes mains. Pour quelle raison, me répondras-tu ? La voici : Précisément parce que je crois mes lettres, ou leur contenu est venu jeter le trouble entre moi et toi, et tes parents. C'est là un fait que je crois positif. Cependant lors même comme je le présume que ce serait une vérité exacte et vraie, laquelle tu ne l'ignorais pas, et que je t'en suppliais de me la déclarer, je n'ai pas le bonheur de pouvoir me flatter que tu voulusses bien me l'avouer. — Il est très possible même, car on le dirait chaque fois que l'occasion s'en présente, malheureusement bien rarement pour moi, que dis-je tu n'oses me parler qu'avec beaucoup de prudence ou de circonspection. — Ce sont là quelques unes des principales raisons qui me mettent dans un état de pénible anxiété en pensant et ne sachant si je dois et s'il m'est encore donné d'entretenir avec toi cette petite correspondance qui me serait si douce ou si peut-être même je ne ferais pas mieux, ce qui me serait bien pénible, de la suspendre ou de l'abandonner !...

A cet égard bien chère enfant, tu me diras quelque chose.

Cela étant dit de l'assez pénible position où je me trouve de s'avoir s'il pourrait m'être encore donné de continuer à l'écrire, privation qui me serait pénible, je continuerai néanmoins dans cet état d'incertitude de te dire que la principale raison d'un autre côté qui m'oblige de t'adresser celle-ci, désirant bien que tu la recusses pour agréable, est la peine que j'ai éprouvée, lorsque tu es venue me visiter dernièrement. Le peu de temps que j'ai passé avec toi ne peut nullement compenser l'intérêt que je prends à ta personne qui m'intéresse et qui m'est si chère et si précieuse ! — Deux heures de temps que j'ai été avec toi depuis le retour de mon collègue a été un temps trop concis, un terme de temps trop raccourci. Quand vous avez voulu partir que je te proposais de rester, quand ce n'aurait été qu'une heure de temps après ta mère, cela m'aurait encore fait plaisir, car le

bras de Louise aurait pu avec la même facilité et le même plaisir parcourir le chemin qu'il y a à faire depuis chez moi à la Démélettaz, comme d'en parcourir la moitié. Oui certainement le bras de Louise aurait pu au besoin et dans ce cas en cette circonstance remplacer celui de ta chère mère. —

... Quand je considère ces choses, je ne sais comment m'y prendre pour concilier ces démarches avec cette aimable petite lettre que tu m'as écrite dans le tems et que je conserve avec tant de soin, par où tu me disais que *tu nous aimais bien tous*. N'est-il pas vrai cependant, bien chère enfant, que quand on aime bien quelqu'un, on aime à le voir, à le rencontrer, à lui parler, à s'entretenir avec lui ? et pourtant à cet égard, ne te semble-t-il pas qu'envers moi, tu éprouves toujours un peu ce même malaise, lorsque tu es obligée de me parler et qu'il me semble découvrir chaque fois que j'ai l'avantage et le bien doux plaisir de te voir ? — En vérité je l'assure que cela m'est extrêmement sensible et je désirerois pour tout au monde pouvoir mettre ton cœur à son aise et au large de ce côté là. —

Pensant un peu d'une manière, un peu de l'autre, il m'arrive quelquefois, qu'étant tellement déconcerté, je viens à supposer que l'on saurait gré que je me retirasse de la tutelle, et par conséquent alors que je dusse tout abandonner ! Ah ! ma pauvre Charlotte si alors je dusse tout laisser, et qu'à ton égard toutes *mes pensées* fussent s'évanouir comme la rosée du matin, qu'au moins il me fusse toujours donné de te suivre pas-à-pas dans le pénible chemin de la vie, et d'implorer sur toi les plus précieuses bénédictions du Seigneur !...

Enfin Chère Charlotte, je me rappelle encore en ce moment une lettre que tu m'avois écrite de Savigny et remise à main propre, par où tu me disois que si le bon Dieu ne t'accordait pas la grâce de me parler comme tu le voudrais, que moi de mon côté lorsque j'aurois quelque chose à te dire, je *devois l'écrire*, c'est bien en ce moment ce qui est la cause que j'use de cette prérogative.

Je veux donc ma chère enfant aller à Lausanne pour te voir et te prier de m'accorder le plaisir de pouvoir te parler en toute sincérité, si encore je suis ton tuteur, comme un père qui parle à un enfant, et celui-ci comme s'il parlait à son père ! Ce serait là un bien doux plaisir pour moi. —

Aldors tout en te prévenant que Dieu aidant je voudrais aller à Lausanne, je veux te prier que tu m'écrives en me fixant le Dimanche, et pas un autre jour, que je pourrais aller te visiter, cela dans un délai si bref que possible; je désirerois de plus, et cela bien sincèrement que s'il était possible tu pusses m'accorder cette faveur, tu vinsses me rencontrer jusqu'en Bétuzi, ou Bel-Air, dans ces endroits, je t'en serois bien obligé. Ce serait le matin environ huit heures et demies que je me trouverois en ces lieux indiqués, parce que je me proposerois de me rencontrer pour pouvoir aller au sermon à Lausanne. — Ecris-moi donc je t'en prie, selon et comme je te le demande et n'oublie pas.

Lorsqu'il se passerait quelque chose d'intéressant de nos côtés et que tu me demanderois de t'en parler tu peux bien t'imaginer que je me ferois un plaisir de t'en écrire. Il est possible que tu saches que nous avons l'Abbaye de Forel samedi, alors je sais bien maintenant que tu as autre chose à faire que de penser à ce tintamare et que par conséquent actuellement cela ne t'intéresse guère. — A la maison nous sommes grâce à Dieu passablement bien. La femme, ou compagne de mes travaux ici bas, va légèrement et tout doucement bien. Je ne suis pas encore sans inquiétudes à son égard.

Je ne présume pas si tu sais que Julie de la Forallaz rentre chez ses parents à la St-Jean. Dans le tems si elle l'eusse su assez tôt elle se serait décidée facilement de prétendre à la place de maîtresse d'école, pour être collaboratrice avec moi dans mes pénibles travaux. Je n'en aurois pas été fâché. Je crois que Mademoiselle Chappuis fait bien son devoir. Quant aux relations que j'ai à soutenir avec elle je suis très lié, je l'aime comme je la respecte. Que de pensées et de réflexions

viennent dilater ou plutôt affliger mon cœur quand je parcoures ces salles vides de mon collègue où souvent règne le silence de la mort, quand je pense à ces *maîtresses*, ces demoiselles ! Quand je pense à mon Collège et à Charlotte ! —

Eh ! s'il plaisait au Seigneur qu'un jour mon cœur put se réjouir !... Puisse-tu n'être point du tout fâché ni attristée à l'égard de tout ce que je t'ai écrit ! Mais combien au contraire je désirerois que cette lettre te procurasse quelque innocent plaisir ! — Adieu ! J'invoque sur toi la grâce et la paix, les plus précieuses bénédictions du Seigneur ! —

Ton tout dévoué Tuteur

F. Cordey R^t.

N. B. Fais-moi le plaisir de me dire si une goutte de bonne encre ne te ferait pas plaisir, j'en prendrais dans une bouteille avec moi quand j'irai te trouver : alors tu penses bien que ce ne serait pas pour te la faire payer. — Le dit.

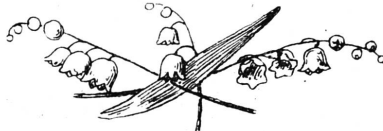
FABLE

UN de nos spirituels amis nous adresse la fable que voici, improvisée au coin de la table :

*Chez Camille, où l'on boit du nectar valaisan,
Je me disais : « Hurrah ! pour le jus de la vigne ! »
Mais dans l'estaminet du coin, (détéchez-vous en !)
On m'a servi, dimanche, une vinasse indigne.*

Moralité :

Il ne faut pas juger les vins blancs sur l'Amigée.
B.



UNE GRANDE DOULEUR

IL est des paysages amènes, riants, évocateurs de joyeuses pensées, pour qui semble sourire un éternel printemps et dont la vue éclairerait l'âme la plus crépusculaire. Paysages d'idylle, Paradous engageants, la nature vous a imaginés et réalisés pour que nous n'oublions pas trop que la joie de vivre est une vertu précieuse et rare.

Ailleurs, la nature se fait sévère; le ciel ne brille plus ni ne chante la forêt. Mélancolie ou tristesse, morne platitude ou grandeur dramatique, voilà, sérieux toujours. Vous nous ramenez, ô paysages, au souci, à la hantise de nos vies lassées ou désabusées. Vos frères font rêver; vous, vous incitez à penser, gravement.

Vous êtes nécessaires, tous deux, et bienfaisants. Parfois, au détour d'un chemin, par le hasard d'une faille dans la roche, par un caprice de ruisseau, le promeneur passe, en quelques pas, de l'un à l'autre tableau. Contraste brutal, utile aussi, parfois, et qui a son charme.

Ce passage d'une « physionomie » de la nature à l'autre se réalise pour celui qui, en lisière de la forêt de Rovéréaz, suit le joli sentier conduisant de la route de Savigny à celle de Belmont.

En quittant la première, le chemin va, serpentant à peine, égayé du vert printanier des buissons. De ci, de là, une primevère précoce ou une perce-neige montre sa jeune corolle. L'air est pur, le ciel d'un bleu tout battant neuf, filtre entre les branches. Tout sourit. On sent, on sait que, bientôt, tout chantera le grand hymne, le cantique éternel des êtres et des choses à leur Créateur. Et toi, promeneur, ne sens-tu pas, malgré la lourde échéance prochaine ou malgré l'œuvre en ardue gestation; ne sens-tu pas, malgré tes lombes douloureuses, malgré l'absence d'une tendresse, ne sens-tu pas, promeneur, qui que tu sois, promeneur mon ami, ne sens-tu pas, dis-moi, ton cœur s'ouvrir tout grand à l'espoir; ne t'abandonnes-tu pas à l'éclosion des illusions; ne te prends-tu pas à rêver, à désirer ?

Vivat ! Printemps est là ! La féerie commence !

Patience, camarade.
Voici : Entre deux talus, le sentier va, monte, tourne, descend. Et soudain, brusquement, le re-

gard plonge, étonné, sur le ravin de la Paudèze. En ce mars prématurément éveillé, le ravin garde son aspect hivernal. Au fond, des taches de neige; sur les bords, parmi l'escarpement des roches, les arbres encore dénudés font penser à je ne sais quels faméliques abandonnés. Abusé, l'œil cherche, en la prairie, le colchique, le corbeau dans le ciel.

Printemps ? Automne ? Renouveau ? Bout de souffle ? Adieu, les rêves ! Illusions, adieu !
Et le désir se meurt.

Au bord de l'abîme, une ruine. Tour ? Donjon ? N'importe, une ruine. L'achèvement d'une mort. De la tristesse, encore.

Mais quoi ? Sur l'entablement désagrégé d'un mur bas, il y a là un homme. Un homme, le regard fixe, vague, si triste ! Un homme qui songe.

Un peintre a placé là cette morne silhouette; ou un poète a, par la projection de sa pensée, fait pleurer là cette douleur ! Car cet homme a une douleur, une grande douleur. Et, peut-être est-ce lui qui, sensible à l'harmonie du paysage avec son désespoir, a choisi ce siège pour y disséquer, y fouiller sa peine.

Peut-être.

Ah ! fuyons ! Laissons là la nature à sa farouche grandeur et l'homme au fardeau de son mal.

Allons ! Il nous faut du printemps, à nous; de la verdure et des chants. Poursuivons notre route, oublions la malencontre ! Oublions surtout cet homme triste et seul, cet homme douloureux; ruine — qui sait ? — rêvant sur une ruine !

Voici les prés, voici le soleil. Foin de la mélancolie. Mignonne, allons voir si la rose....

* * *

La rencontre préoccupa mon esprit quelques jours et alimenta mon besoin curieux. Qui était l'homme seul, et quelle était sa douleur ?

Puis j'oubliai.

Or, un soir, au concert de la Paix, à côté de moi, vint s'asseoir celui que je reconnus aussitôt. Fort occupé par l'absorption d'un whisky-soda et soucieux d'emménager l'atmosphère de la fumée de son navy-cut, l'être que je me figurais déjà un paria, un maudit de la destinée, n'avait plus rien de sombre, ni de fatal, et semblait, l'avouerais-je ? très heureux de vivre.

Où sa douleur ? Où cet amour déçu que j'avais imaginé ?

Une demande d'allumettes, l'offre du programme, qu'en faut-il de plus pour engager la conversation ?

L'homme n'était pas causeur, mais répondait poliment avec un léger accent britannique. De fil en aiguille, de beau temps en température, je parvins enfin à mettre les promenades en forêt sur le tapis.

— Ainsi, dimanche, Monsieur, je vous ai aperçu, je crois, à la ruine de Rovéréaz ?

— La rouine, oui.

— Ce jour-là, pardonnez mon indiscretion...

Et je lui parlai, à mots couverts d'abord, puis franchement de l'impression produite par son attitude. Ah ! je ne m'étais pas trompé, dimanche. C'est ce soir qu'il dissimule, qu'il ment, car, à mesure que je vais parlant, son front se rembrunit, son œil se fixe et son regard me rappelle étrangement, douloureusement, son regard de dimanche. Ah ! cette douleur, comment savoir ?..

Une gorgée de whisky dont le frisselis dans le chalumeau me titille les nerfs, un silence, puis...

— Oui, j'avais alors une grande douleur.

— Je comptais.

— Merci... J'avais laissé tomber mon pipe dans la précipice, et moi, vous savez, quand je peux pas fumer, je suis dans une épouvantable douleur. Indeed !

Je cours encore.

C. Amstein.

C'est bien ça ! — Dans un village des environs de Lausanne qui possède un temple de l'Eglise nationale et une chapelle de l'Eglise libre, le pasteur venait d'expliquer à ses catéchumènes ce qui distingue celles-ci. Voulant s'assurer qu'il avait été bien compris, il interroge l'un de ses jeunes auditeurs :

— Dis-moi, Fernand, qu'est-ce qui sépare l'Eglise nationale de l'Eglise libre ?

— La Mère, m'sieu.

J. C.